

Cet impossible silence par Jacques Richter & Ignacio Dahl Rocha

Article issu de l'ouvrage Richter et Dahl Rocha, architectes 1990-1996 (Lausanne: Editions RDR, 1997)

L'exposition que ce catalogue accompagne résume le premier chapitre de notre collaboration. Celle-ci contient un peu de nos parcours préalables, mais retrace surtout le fruit du travail intense de toute une équipe depuis 1990.

Pendant ces années, nous avons dû parcourir le chemin d'un professionnalisme très exigeant qui ne s'accordait pas toujours avec un état d'esprit favorable à un équilibre avec une attitude critique. Nous avons affronté, à l'instar de nombres de nos collègues, ce rythme vertigineux qui ne laisse - dans le meilleur des cas - que le temps de résoudre des problèmes en faisant appel à des recettes éprouvées. Nous savons toutefois que la créativité a son propre rythme. Elle doit prendre son temps, pour permettre de désactiver des réflexes conditionnés, de se méfier de l'évidence et découvrir ce qui est caché.

C'est dans ces moments de réflexion, dans l'intimité de l'autocritique ou dans le travail quotidien, que certains thèmes, que nous avons peut être incorporés en tant que théories lors de notre formation, ont resurgi comme une obsession. Ils sont si étroitement liés à notre pratique que nous trouvons légitime d'en mentionner quelques uns. Ils ne sont pas nouveau, Loos les a déjà traités avec lucidité au début du siècle mais ils n'en ont pas perdu pour autant leur actualité ; ils ont probablement été ignorés plutôt qu'affrontés. C'est autour de ces thèmes, plus qu'à travers des parentés iconographiques, que nous verrions une continuité avec la « modernité ».

Le premier thème concerne les limites de la création individuelle. Dans quelle mesure l'architecture est-elle l'œuvre d'individus ou d'une culture ? Cette œuvre qui porte la signature de l'architecte, que doit-elle à l'individu, à sa biographie, à ses goûts ou ses passions, et à quel point devrait-elle les refléter ?

Dans quelle mesure dépend-elle de son insertion dans une ville, de la technologie disponible ou des habitudes et des aspirations de ses occupants ? Quel est le point d'équilibre entre l'idéal d'impersonnalité de certaines avant-gardes et le narcissisme d'autres ?

Un autre thème porte sur le problème de la « nouveauté », une notion que la critique et la consommation culturelle appellent avec insistance, presque comme une composante essentielle de l'architecture.

L'idée d'avant-garde, de dépassement continu, n'a-t-elle pas comme corollaire l'idée d'obsolescence permanente ? Est-elle compatible avec la vocation du bâti en tant que produit culturel destiné à transcender et à relier dans le temps les générations successives ? La nouveauté, plus qu'une attitude à priori, ne devrait-elle pas être le résultat d'une activité critique, créative et responsable, qui admettrait la possibilité de son refus ?

Le dernier thème que nous voulons aborder découle de la relation entre architecture et construction. En plein essor du post-modernisme, nous avons jugé ingénu mais aussi très séduisant un texte de Mies qui affirmait : « il nous importe précisément de libérer la construction de toute spéculation esthétique et d'en faire à nouveau ce qu'elle devrait être à l'exclusion de tout autre chose, à savoir du bâtir », et nous ajoutions, « peut-être est-ce parce qu'il suggère cet impossible silence de la construction pure, qui nous soulagerait de l'étourdissement de la bruyante consommation de formes vides de contenu auquel nous sommes condamnés ».

Effectivement, pour beaucoup, ce « silence » de la construction pure a représenté la tentation du refuge dans l'objectivité de la technique, face à l'arbitraire des langages, la tentation de l'impersonnel, de l'anonymat, de la recherche de sens au sein même de notre discipline. Mais nous savons que ce « silence » est impossible. Nous ne pouvons que « jouer » à être des constructeurs ou à « libérer la technique des spéculations esthétiques ». L'architecture n'est-elle pas, par nature, forcée de briser ce « silence », de parler, de risquer le « sens » même si elle ne parvient pas à l'expliquer ?

Ces jeux où nous poussons la raison dans ses derniers retranchements avant de nous livrer à la « foi momentanée que l'art exige de nous », ne sont peut-être pas vains. Ce sont probablement ces recherches obstinées qui nous fournissent la justification et la signification provisoire autour desquelles nous nous rencontrons malgré tout, pour continuer de faire et de discuter l'architecture.